

Bulletin d'histoire politique

Gérard Bergeron, Révolutions tranquilles à la fin du XIXe siècle. Honoré Mercier, Félix-Gabriel Marchand, Montréal, Fides, 1997, 230 p.

Réal Bélanger



Volume 7, numéro 1, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060302ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060302ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, R. (1998). Compte rendu de [Gérard Bergeron, Révolutions tranquilles à la fin du XIXe siècle. Honoré Mercier, Félix-Gabriel Marchand, Montréal, Fides, 1997, 230 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 7(1), 175–177.
<https://doi.org/10.7202/1060302ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Gérard Bergeron, *Révolutions tranquilles à la fin du XIX^e siècle*. Honoré Mercier, Félix-Gabriel Marchand, Montréal, Fides, 1997. 230 p.

L'éminent politologue Gérard Bergeron s'est construit une réputation internationale en produisant des œuvres de qualité qui demeurent des références pour la communauté scientifique. Parmi les spécialistes du politique, qui n'a pas parcouru un jour, avec grand profit, ses ouvrages sur la théorie de l'État, par exemple? Modèles du genre, ils sont sources d'inspiration. Peut-on en dire autant du clin d'œil à l'histoire que ce chercheur à la retraite, mais combien toujours actif, vient de soumettre sous le titre *Révolutions tranquilles à la fin du XIX^e siècle*, une «petite étude en duo», précise-t-il, qui brosse le portrait de la vie et de l'œuvre de deux premiers ministres du Québec, Honoré Mercier et Félix-Gabriel Marchand? Ma réponse d'historien de l'histoire politique ne peut être que négative. En fait, ni Mercier ni Marchand n'ont été bien servis ici par Gérard Bergeron. Pour dire le fond de ma pensée, je ne crois pas qu'un historien professionnel aurait osé présenter un tel texte qui répète, presque sans plus, le déjà connu sur ces deux premiers ministres. En somme, la communauté scientifique des historiens n'a que bien peu à retirer de ce livre que le grand public, par ailleurs désireux d'une initiation à quelques grands pans de l'histoire politique de la fin du XIX^e siècle québécois, pourrait sans doute apprécier.

Avant d'étayer cette critique, s'impose une remarque préliminaire en guise de clarification. Mes propos ne peuvent être identifiés à une quelconque réticence à l'utilisation de l'approche historique par les scientifiques des sciences sociales ou encore à un refus déguisé d'une collaboration utile entre historiens et politologues pour mieux saisir les objets du politique. Bien au contraire, j'ai toujours appelé de mes vœux cette collaboration qui peut déboucher sur la découverte de nouveaux objets et questionnements ainsi que sur la mise en place de nouvelles approches du politique. Mais, dans mon esprit, ces rapprochements entre chercheurs intéressés au politique doivent s'accompagner d'une bonne connaissance des exigences méthodologiques des disciplines impliquées. Or force m'est d'admettre que Gérard Bergeron, touchant à l'histoire, a ignoré ici quelques-uns des éléments fondamentaux de cette discipline.

Comment définir cette œuvre? Il s'agit d'une grande synthèse ficelée en 230 pages réparties en deux sections de quasi égale longueur qui étalent la vie et l'œuvre d'Honoré Mercier, premier ministre de 1887 à 1891, et de Félix-Gabriel Marchand, premier ministre de 1897 à 1900. Pour faire image sans doute, l'auteur a coiffé son ouvrage d'un titre accrocheur, *Révolutions tranquilles...*, ce qui laisse sous-entendre que le lecteur trouvera là l'idée

centrale de son texte. Or tel n'est pas le cas. En effet, cette ligne directrice colle assez peu au livre puisque, entre autres, les actions du premier ministre Mercier ne sont couvertes — et partiellement en plus — qu'entre les pages 43 à 57 et 83 à 101, tandis que celles de Marchand n'embrassent que les pages 173 à 193 centrées, surtout, sur l'importante question de l'instruction publique. Dans ce nombre de pages réduit, l'idée même de *Révolutions tranquilles*... n'est qu'effleurée, n'apparaissant qu'en filigrane ou presque et, au surplus, sans analyses solides. Ailleurs, le lecteur a droit à une fresque des préalables à l'arrivée au pouvoir des deux Premiers ministres et, s'agissant de Mercier, aux suites de sa démission et à la mise en place de son mythe. Cette fresque s'étend sur quelque 175 pages dans lesquelles les informations transmises ne conduisent pas nécessairement à mieux comprendre les supposées *Révolutions tranquilles*...

L'auteur, par ailleurs, évoque ses «sources» en avant-propos et les rappelle, par la suite, en bas des pages. Or ses «sources» sont en grande majorité des études secondaires, certaines excellentes et à jour, d'autres beaucoup moins. Parmi elles, trônent des livres comme ceux de Robert Rumilly sur *Honoré Mercier et son temps* et sur *l'Histoire de la province de Québec* et celui de Lionel Fortin sur *Félix-Gabriel Marchand*. Quelques véritables sources, en général des sources imprimées, côtoient ces ouvrages mais elles ne servent souvent que d'appoint aux études secondaires. Disons-le carrément: ce choix est déplorable. Pourquoi l'auteur, à l'instar de ce que font les historiens en pareilles recherches, n'a-t-il pas, entre autres, dépouillé les fonds d'archives des deux premiers ministres, de leurs amis et adversaires politiques, les journaux pertinents de l'époque, les *Débats* de l'Assemblée législative? Cette décision de l'auteur conduit aux conséquences prévisibles. Dans ce livre, ne cherchez ni renouvellement des connaissances sur Mercier et Marchand, ni éclairage, nouveau susceptible de mener la communauté scientifique à questionner leur œuvre, ni analyse vraiment poussée et neuve des grands thèmes et des grands chantiers entrepris par ces deux hommes politiques. Plutôt événementiel et descriptif, sans suffisamment de contextualisation, le texte de Bergeron nous ramène à un style dépassé d'histoire politique. L'auteur comble-t-il ces lacunes en tentant d'insérer dans son œuvre une approche spécifique liée à sa discipline d'origine? Tente-t-il d'appliquer, par exemple, un modèle en mesure de systématiser ou de rapprocher d'une manière éclairante les actions de Mercier et de Marchand? Non.

À un autre niveau, ce livre demeure agréable à lire. En bon écrivain, Bergeron donne à son texte de l'élan et de la beauté stylistique à plusieurs endroits, malgré les quelques coquilles inévitables (par exemple, lire «tous», p. 72; lire «p. 757» à la note 9 de la p. 159). Toutefois, le choix de faire bref, d'établir, comme il le souligne à la p. 32, une «chronique rapide», l'oblige à

passer vraiment vite sur plusieurs événements, à laisser échapper ici et là des erreurs (par exemple p. 26: l'abolition du double mandat ne se situe pas en 1872 mais en 1874), de la confusion (par exemple p. 34: Mercier n'est pas premier ministre au moment du second soulèvement des Métis et de la pendaison de Louis Riel en 1885) ou encore à procéder à des raccourcis qui risquent de dérouter les non-initiés (par exemple les pages 163-167 qui racontent la montée de Marchand vers les sommets). Il y a même pire, comme cet anachronisme allègrement avancé en ces termes à la page 87: «Ce furent les éléments de ce qu'on qualifiera, beaucoup plus tard, de "société distincte", qui firent l'objet privilégié de ses politiques». Il faut rappeler à Bergeron que les historiens ont depuis longtemps établi que les termes «société distincte», entendus dans le même sens qu'aujourd'hui, étaient déjà utilisés à l'époque de Mercier et de Marchand.

Enfin, plusieurs questions subsistent quant au fond. J'en relève seulement trois. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas suffisamment approfondi l'analyse de la coalition qui a porté Mercier au pouvoir et qui a influencé plusieurs de ses politiques entre 1887 et 1891? Pourquoi n'a-t-il pas exploré en profondeur ce qui aurait pu conduire Marchand, chef de l'Opposition, à procéder, au pouvoir, à ce qu'il appelle une «révolution tranquille»? Pourquoi, aussi, s'agissant de mieux comprendre les fameuses discussions autour du projet de loi sur l'instruction publique en 1897-1898, l'auteur n'a-t-il pas fait davantage intervenir les débats entre libéraux progressistes et libéraux modérés, entre libéraux et ultramontains, débats qui, on le sait, hantent encore les historiens, ainsi que l'ont montré le colloque organisé à ce sujet à l'université McGill en 1994 et diverses publications?

Finalement, une dernière interrogation s'impose à la suite de la lecture de cet ouvrage: pourquoi donc Gérard Bergeron a-t-il produit une telle œuvre? Certes, le rapprochement entre les deux premiers ministres eut été une excellente idée, si l'auteur avait décidé d'aller jusqu'au bout des exigences méthodologiques de la discipline historique actuelle. Mais il a préféré s'y soustraire, ce qui imprègne son texte d'une légèreté telle qu'il contraste avec la production de qualité dont il a tant gratifié la communauté scientifique au cours des années.

Réal Bélanger
Département d'histoire
Université Laval